

Seclair

L'AGEND

366 micronouvelles

(sans intelligence artificielle)



L'AGENDA

Seclair

L'AGENDA

*366 micronouvelles
(sans intelligence artificielle)*

© Seclair, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8752-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

*Pourquoi commencer par le début ?
Croyez-vous au hasard (idéal inaccessible) ?*

JANVIER

1^{er} Janvier

Réveillon

« Monsieur, vous m'entendez ? Réveillez-vous. Est-ce que vous m'entendez ? »

Ils m'ont retrouvé... Je suis sûr que c'est eux qui m'ont défoncé. Combien étaient-ils ? Une dizaine, une centaine peut-être... Je ne m'en souviens plus. Pourtant, au début, je n'ai vu qu'une seule personne sous le réverbère. Elle n'avait pas de visage... Merde, moi qui pensais pouvoir leur échapper au moins un jour. Au moins une nuit...

« - Que s'est-il passé ?

- Je ne sais pas, je viens juste de le trouver là, inconscient.

- Aïe, ce n'est pas beau à voir. Vous avez prévenu les secours ?

- Non, pas encore. Vous pouvez vous en charger ?

- Oui, je les appelle mais, une nuit comme celle-ci, ils risquent d'être déjà occupés.

- Monsieur, répondez-moi s'il vous plaît. »

Je ne sens rien mais j'ai mal partout... Je ne veux surtout pas bouger. Ça suffit, les souffrances. Mais qu'est-ce que je leur ai fait ? Toutes les nuits, ils viennent me raconter leur vie. Tous les jours, ils me demandent de parler d'eux. Tous les jours, je raconte mes rêves et j'écris leur vie... Evidemment, je ne me souviens pas de tout alors je brode un peu mais ça ne les dérange pas du moment que j'écris... J'aurais dû me coucher de bonne heure, comme l'autre et comme d'habitude. Ils ne supportent pas de ne pas me voir. Pourtant, un jour, ce n'est pas grand-chose...

« - Quelle heure est-il ?

- Bientôt cinq heures du matin. Vous pensez qu'il a bu ?

- Peut-être un peu mais il ne sent pas l'alcool. Apparemment il a pris un gros coup sur le crâne, là. Soit il a heurté violemment le réverbère, soit il a été agressé par quelqu'un.

- Vous avez vu quelqu'un d'autre ?

- Non, personne. Evitez de lui toucher la tête. »

Il fait froid, ça fait du bien. Ça m'anesthésie. J'aime le froid quand je suis couvert... Je me sentais pourtant bien en repartant du réveillon. Je pensais que j'étais seul, que j'étais tranquille. Je n'ai rien compris quand le mec m'a accosté. « Vous avez vu l'heure ? » « Comment ? » Je me souviens juste que je l'ai regardé en face et que je n'ai vu aucun visage entre son chapeau et son écharpe. Puis un choc. « Vous ne me reconnaissez pas ?! » Et là le mec s'est énervé. Il m'a saisi par le col et... et tout a basculé. J'ai tournoyé dans tous les sens et, à chaque fois que je repassais face à lui, je voyais un visage différent et un nom résonnait dans ma tête. J'en reconnaissais certains, évidemment, mais ils défilaient tellement vite...

« - On dirait qu'il recommence à bouger. Restez calme, monsieur, les secours vont bientôt arriver.

- C'est quoi qu'il tient dans sa main ?

- On dirait un carnet.

- Et là, il remue les doigts. Il cherche un truc.

- Attendez, je crois qu'il essaie de dire quelque chose. »

C'est quoi qu'il m'a dit en partant ? J'étais par terre et j'écoutais ses pas sur le trottoir... Et j'ai entendu aussi une voix dans ma tête : « S'il vous plaît, ne m'obligez plus à revenir vous chercher. » Oui, il m'a dit ça... il va revenir. Ils vont tous revenir me buter si je ne les raconte pas. Donc je n'ai pas le choix, je ne dois pas m'arrêter. Jamais. Je dois faire vivre chaque jour des personnages qui hantent mes rêves sous peine de les voir me tomber sur la gueule dans le monde réel... Un vrai racket. Moi qui voyais la littérature comme un espace de liberté, je devrais porter plainte... Bon, quel jour on est ? J'ai sûrement mon carnet quelque part sur moi puisque je le prends toujours. J'ai peut-être encore le temps de me rattraper. Sinon il va revenir... Sinon ils vont tous revenir !

« - Calmez-vous, monsieur. S'il vous plaît, ne vous agitez pas comme ça.

- Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

- Je crois qu'il a dit : *Mon crayon, où est mon crayon ?* »

2 Janvier

Corporate

Ce matin, Éric Vauchel était arrivé le premier à son bureau de l'étage des Ressources Humaines. Comme tous les cadres de la boîte, il trouvait que les entretiens de carrière démarraient vraiment très tôt cette année mais il n'avait pas l'habitude de se plaindre des décisions de la direction. Il préférerait, comme toujours, s'adapter et tirer le meilleur parti des situations qu'il rencontrait. *Be like water.*

En attendant l'heure du premier entretien (un jeune commercial très prometteur), il s'assit dans son fauteuil et observa tranquillement la disposition de son bureau. Chaque élément était un indice. Puis Il ouvrit le premier tiroir et en sortit un exemplaire de son livre préféré : *L'Éthique Protestante et l'Esprit du Capitalisme* de Max Weber...

Il adorait ce livre. Il l'avait découvert quand il était étudiant et avait été fasciné par toute la profondeur qui pouvait se cacher derrière un comportement que l'on pourrait vulgairement qualifier de « mercantile » ou « d'individualiste. » Le business comme une éthique... La réussite comme un idéal. Éric avait toujours pensé que, si l'humanité pouvait s'imprégner de seulement la moitié des réflexions portées par ce livre, toutes les valeurs du monde moderne s'en trouveraient réconciliées. L'efficacité et le sens des responsabilités, l'ambition et l'épanouissement... Mais bon...

Il y a quelques années, Éric avait tenté d'établir un module de formation autour des principes développés par Weber mais il avait dû admettre que les jeunes générations de cadres (et même les plus anciennes) n'étaient pas vraiment réceptives à la complexité de ces raisonnements. Et il n'avait pas insisté.

Il se souvenait que, au début de sa carrière, il avait été très impressionné, lors d'un séminaire, par un consultant américain. Un type probablement protestant mais malheureusement pas très éthique... Toutes ses déductions semblaient imparables, frappées du sceau du bon sens et du pragmatisme, présentées en français mais portées par un fort accent américain (peut-être exagéré).

Selon lui, quelle que soit la profession envisagée, le manager devait savoir créer et entretenir un « esprit de corps » parmi ses équipes. Pour convaincre son auditoire, l'Américain avait développé un exemple très concret autour d'une équipe de balayeurs qu'il avait

transformés en « techniciens d'hygiène et d'entretien » et qu'il avait convaincus de se comporter en « véritables professionnels ».

« Être professionnel » était, en fait, la nouvelle manière de dire à un employé « Fais ce que je te dis de faire et ferme-la. » En enrobant la formule avec un uniforme et quelques gratifications symboliques, ça marchait à tous les coups. Alors, Max Weber dans tout ça...

Par contre, avec le temps, Éric s'était aperçu que cette méthode de management n'était pas du tout réservée aux professions faiblement qualifiées. D'une manière générale, quels que soient les niveaux de diplôme et de responsabilités, il avait remarqué que tout le monde pouvait devenir le « professionnel » de quelqu'un... Lui le premier s'était vu, à plusieurs reprises, qualifié « d'excellent professionnel » par sa hiérarchie et le compliment avait, à chaque fois, résonné en lui comme un foutage de gueule... Mais bon, lui aussi pouvait utiliser cette procédure avec ses équipes quand il sentait que les notions *d'éthique* et *d'esprit* n'étaient pas suffisamment efficaces. Et cela ne fonctionnait sans doute pas seulement dans le monde du travail. Dans la vie de tous les jours ? Le couple ? La famille ? La religion ? Où commence l'éthique et où finit le professionnalisme ?

Il en était là de ses pensées lorsque la porte s'ouvrit pour le premier entretien. Éric se redressa et il lui fallut quelques secondes pour remonter à la surface. Il laissa le livre de Max Weber traîner sur le bureau mais son interlocuteur ne le remarqua même pas... Il avait une belle tête de professionnel.

3 Janvier

Nouveau-Né

Cela faisait déjà quatre fois que le gosse se réveillait... Gabriel n'en pouvait plus et, comme n'importe quel autre galérien à travers l'Histoire, il cherchait un sens à ses souffrances tout en déambulant dans le salon. Pourquoi son fils chialait-il comme ça, sans raison, heure après heure, nuit après nuit ? Et lui il tournait autour de sa table en essayant de trouver dans les brumes de son esprit un éventuel commencement d'explication logique. Depuis plusieurs jours, il avait déjà renoncé à chanter des chansons ou à murmurer des paroles rassurantes. Cela ne servait à rien, le bébé qu'il tenait dans ses bras était comme enfermé dans une petite capsule : il hurlait et ne l'écoutait pas. Il se débattait même et cela lui semblait d'une telle violence... Non pas les gestes mais cette capacité que l'on peut ressentir à détester quelqu'un que l'on ne comprend pas. Il osait à peine se l'avouer mais... Qui qu'il soit, quoi que... et puis soudain il se sentait tellement ridicule de paniquer face à une situation tellement banale. Sous les cris et la fatigue, les réflexions devenaient de plus en plus compliquées et de plus en plus... Il devait absolument se changer les idées avant que lui aussi ne se mette à pleurer. Continuer à tourner et penser à quoi ?

Porté par son désir d'évasion, Gabriel se souvint d'un article qu'il avait lu sur « Les Merveilles de l'Evolution » qui expliquait comment le corps humain s'était « formidablement construit en s'adaptant aux contraintes successives de son environnement. » L'Homme préhistorique, issu de la forêt, s'était redressé pour s'adapter à la savane et son squelette – son corps tout entier – s'était lentement modifié dans ce seul but devenu indispensable à sa survie. Et puis l'intelligence avait permis à l'Homme de ne pas disparaître, dévoré par des prédateurs plus puissants que lui... Et, là-encore, tous les organes s'étaient adaptés pour assurer au cerveau un développement optimum. Et les nouveaux-nés humains étaient d'ailleurs les fruits de cette adaptation : dénués de toute motricité mais structurés pour le développement d'une intelligence supérieure...

Tout semblait cohérent jusqu'à ce que Gabriel ne se demandât en quoi la faculté d'un nourrisson à brailler sans raison cinq ou six fois par nuit put correspondre à ce schéma évolutif... En quoi cette

particularité avait-elle pu être favorable (et peut-être nécessaire) à la survie de l'espèce humaine ?

En contournant le canapé sans se cogner l'orteil, Gabriel imaginait une tribu d'Homo Habilis endormie dans la savane, essayant de ne pas attirer l'attention des tigres à dents de sabre patrouillant dans le secteur... Un bébé hurle, que se passe-t-il ? Un massacre ? La fin de l'Humanité ? C'est ça que tu veux ? Y avait-il une explication ou fallait-il revoir entièrement le schéma de l'évolution ?

Dans tous les cas, ce qui était sûr, c'était que nos lointains ancêtres étaient des nomades... Or, un bébé est foncièrement fait pour être déplacé, pour être porté, on sent qu'il adore ça du plus profond de lui-même. En fait, c'était peut-être même ça qui expliquait que l'Homme ait été la seule espèce animale qui se soit répandue tout autour de la Terre : l'obligation de marcher tout le temps, jour et nuit, inlassablement, juste pour ne pas entendre hurler les gosses. L'origine de la conquête et de la domination de l'espèce...

Au bout d'un certain temps de rotation et de réflexion, le bébé s'était rendormi et Gabriel se sentait apaisé. Il était épuisé mais content de s'être réconcilié avec l'Humanité. Tout cela avait bien un sens...

Faute de faire le tour du monde, il résolut de mettre à profit ses futures promenades pour essayer de progresser un peu plus sur les chemins de la sagesse.

Agoraphobe

Peu de gens s'en souviennent mais Bernard B. avait mis plus de dix ans avant d'être publié. Et dix autres années plus tard, la parution de son premier roman était resté, pour lui, un souvenir particulièrement émouvant.

« A cette époque, j'avais besoin d'écrire mais aussi d'être publié. C'était un désir fort pour me sentir unique et, c'est vrai, un peu au-dessus des autres. »

Et puis il avait enchaîné quelques succès avant, comme souvent, de redescendre vers des tirages plus modestes mais néanmoins réguliers.

A ses débuts, Bernard B. adorait se promener dans les librairies mais, au fil des années, cette distraction (qui était aussi une certaine forme d'obligation professionnelle) lui était devenue de plus en plus pénible. Pourquoi ? Peut-être parce que, à une certaine époque, les librairies étaient devenues de plus en plus grandes et les noms d'auteurs s'y perdaient toujours plus dans l'immensité des rayonnages. Oui, c'était probablement cela qui le gênait.

Au temps de son succès, Bernard B. avait adoré voir ses livres présentés sur les tables avec des mentions du type « Coup de cœur », « Best-Seller », « Choix du Libraire »... Et puis son nom s'était peu à peu inséré dans l'ordre alphabétique des rayonnages de livres de poche. Combien y en avait-il autour de lui ? A sa droite et à sa gauche. Au-dessus et... Des centaines ? Des milliers ?

Un jour, il avait manqué de faire un malaise devant les étagères d'un mégastore. Il avait senti sa poitrine se serrer en cherchant son nom du regard parmi les tranches verticales. « Je suis quelque part là-dedans. Quelque part dans la foule... » Et la sentence tomba d'elle-même : « Ce n'était pas cela que je voulais. » Car il existe deux manières de se sentir perdu – soit au milieu du désert, soit au milieu de la foule – et la manière la plus angoissante n'est souvent pas celle que l'on imagine.

Bernard B. tenta de se raisonner mais, malgré l'insistance de son éditeur, il ne lui fut plus possible de franchir simplement la porte d'une librairie ou d'une bibliothèque. Il se referma sur lui-même et laissa les années défiler les unes après les autres. Les grandes librairies fermèrent et ce fut le temps du commerce en ligne. Mais

Bernard B. ne prêta pas attention à cette évolution. Il ne s'intéressait plus vraiment à la littérature et la littérature ne s'intéressait plus du tout à lui. Il ne s'intéressait plus vraiment à rien, il devenait vieux tout simplement.

Un jour pourtant, en sortant de chez lui, il remarqua qu'un nouvel appareil flambant neuf avait été installé au pied de son immeuble. Une sorte de borne... ou de distributeur avec des images qui défilaient sur un écran. Cela lui rappelait vaguement les juke-boxes de sa jeunesse.

Il s'arrêta quelques instants devant l'écran et, sans qu'il ne fasse quoi que ce soit, la machine l'interpella : « Bonjour, vous désirez de la lecture ? Dites seulement un mot et je saurai vous conseiller. C'est à vous. »

Un peu surpris, le vieil homme articula : « Je voudrais... un livre de Bernard B. »

« Aucun problème, monsieur, nous disposons de plus de 4 milliards de références téléchargeables ou imprimables dans notre base de données. »

1,7 seconde plus tard, une liste de titres apparut sur l'écran avec la mention « *Download or Print on Demand* »... mais le vieil homme s'était déjà enfui.

5 Janvier

Les Charnières

Depuis quelques années, j'avais un projet littéraire bien précis : rédiger une Histoire globale de l'Humanité concentrée en une centaine de pages. L'ambition du projet ne portait évidemment pas sur la quantité des événements présentés mais sur la sélection d'un certain nombre de charnières, de points de rupture qui permettraient d'articuler un récit à la fois court, dense, puissant et cohérent.

J'avais établi une liste à peu près complète mais je n'arrivais pas à entrer dans la rédaction du livre. Il me manquait quelque chose... une sorte d'assurance ou de certitude dans le sens général de mon récit. Alors, à chaque fois que j'en avais l'occasion, j'essayais de me documenter auprès de spécialistes (et pas seulement des historiens) sur ce que pouvait être le sens et les ruptures de l'Histoire.

Mais je fus assez déçu de constater que la plupart des universitaires que je consultais ne s'intéressaient pas du tout à ma recherche, à ma « problématique ». Il la jugeait trop floue, peu pertinente ou carrément artificielle. C'était comme une question mal posée qui ne pouvait pas recevoir de réponse.

J'étais bien conscient que le « sens » de l'Histoire était une notion totalement subjective mais je pensais que chaque spécialiste – une fois sorti de sa spécialité – devait forcément en avoir une idée. Mais non ou, du moins, ne souhaitaient-ils pas en discuter... Et ceux qui acceptèrent d'aborder le sujet n'allèrent pas bien loin, n'osant pas choisir entre une Histoire linéaire (toujours plus loin dans une même direction) et une Histoire cyclique (tout recommence) par peur d'une simplification excessive.

Au fil de ce questionnement, je me souviens encore du jour où, par hasard (idéal inaccessible), je suis tombé sur l'interview d'un philosophe qui présentait une vision très surprenante, non pas de l'Histoire, mais du Temps dans sa globalité... N'ayant pas pu bien saisir sa pensée, je résolus de le rencontrer pour discuter de mon projet avec lui et je mis tout en œuvre pour y parvenir.

Le jour de notre rencontre, je m'attendais à ce que cet homme (qui ressemblait finalement plus à un moine qu'à un philosophe) ait une vision très détachée des événements. Ce fut le cas et le début de notre conversation fut difficile : je m'obstinais à vouloir parler du monde alors que, lui, ne voulait parler que de moi. « Je ne